

R. Orteig : un mécène pour l'aviation

Discret mais efficace, le Béarnais émigré à New York voulait rapprocher la France et les Etats-Unis

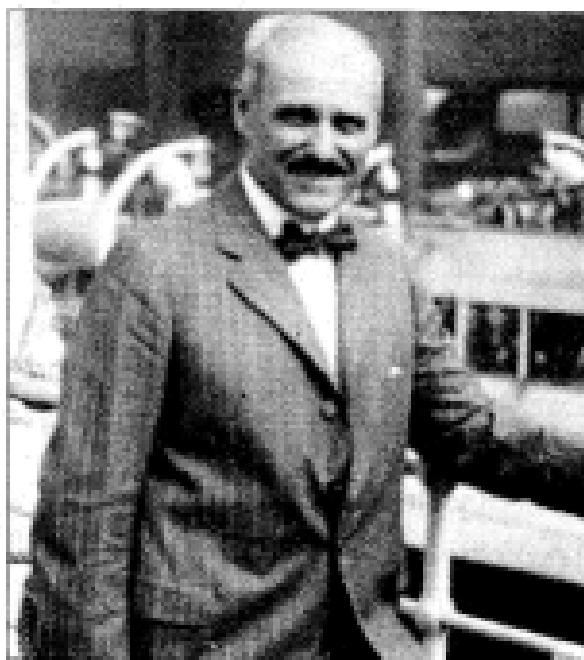
C'est le 22 mai 1919 que Raymond Orteig écrivit aux membres du directeur de l'Aviation Club of America : « Messieurs, pour stimuler les courageux aviateurs, je désire offrir (...) un prix de vingt-cinq mille dollars au premier aviateur d'un pays allié qui traversera l'Atlantique d'un vol, de Paris à New York ou de New York à Paris (...) ». Il est sans doute inspiré par la première tentative de vol transatlantique avec escales, réalisée par le commandant Byrd avec le NC-4 de l'US Navy en vingt jours ainsi que par ses relations avec les aviateurs français détachés aux Etats-Unis pendant la première guerre mondiale pour aider à la création des forces aériennes américaines. C'était une idée peu raisonnable, mais germait déjà dans son esprit l'idée de futurs vols commerciaux à des prix accessibles, peut-être encouragé par les voyages extraordinaires de Jules Verne. Tout le monde rêve alors de conquête de l'espace aérien ! Après plusieurs tentatives infructueuses, avec les simples mots : « Well, I

did it », Charles Lindbergh réussit l'exploit et se voit remettre le prix Orteig en 1927.

Lindbergh fait faux-bond à Pau

Hélas, si avec 25 000 dollars Raymond Orteig a su convaincre neuf équipages de tenter la traversée de l'Atlantique, décider Lindbergh à aller à Pau est une autre histoire, même si Pau a reçu les frères Wright, même si le moteur du Spirit of Saint Louis de Lindbergh est un moteur Wright... Le dernier mot reviendra à l'ambassadeur des Etats-Unis en France qui, devant l'afflux des invitations à visiter les villes européennes, tranche et ne voit pas l'intérêt diplomatique d'aller faire une visite de courtoisie à Pau ! L'indépendant des Basses-Pyrénées du 29-30 mai reprend cependant les mots prêtés à Charles Lindbergh par Raymond Orteig : « La Ville de Pau sera toujours écrite en lettres glorieuses dans l'Histoire de l'Aviation ». Quant à Raymond Orteig, un Testimonial dinner (dîner de reconnaissance) lui sera offert dans le grand salon du fameux Waldorf Astoria Hotel « en remerciement des grands services qu'il a rendus à l'aviation, aux Etats-Unis et en France, et en reconnaissance de ses excellentes activités comme citoyen de New York ». Le conseil de France lui remettra à cette occasion la Légion d'Honneur.

Quel chemin parcourra depuis le 30 janvier 1870, date de naissance de Raymond Orteig à Lourdes-Juzon, en Vallée d'Ossau. Comme d'autres Pyrénéens, en 1882, Raymond a choisi de partir, bien qu'il soit l'aîné de la famille et puisse à ce titre hériter de la maison, des terres, des bêtes... A douze ans et neuf mois, le voilà qui débarque du Château Lafitte venant de Bordeaux, un vendredi 13 (?) pour rejoindre à New York, Joseph Orteig, « l'oncle d'Amérique », frère de son père. Bien accueilli par Joseph et sa femme Clara, Raymond va consacrer son énergie à son travail et à son ambition : réussir ! Le voici portier du restaurant Wengler pour 2 dollars par semaine au sud de Manhattan, en plein cœur du quartier financier de New-York puis il travaille à l'hôtel Martin, nommé ainsi car appartenant à Jean-Baptiste Martin, dont la carrière dans l'hôtellerie se développe. Raymond découvre là, dans ce qui sera plus tard Greenwich Village, le monde des riches Américains. A même pas trente ans, Raymond est citoyen américain, marié à une



Parti de Lourdes-Juzon en Vallée d'Ossau, Raymond Orteig a connu aux Etats-Unis une succès story exceptionnelle.

Quelaine et père d'un fils, Raymond II, comme il est d'usage dans la tradition américaine, lorsqu'il achète l'hôtel Brevoort, lieu de rencontre de la haute société. Il devient ainsi le successeur quasiment désigné de Jean-Baptiste Martin, propriétaire, entre autres, du célèbre Café Martin. Raymond séduit, il a de l'entrainement, l'esprit vif et ses affaires bénéficient de la transformation de New York en ville moderne. Il se porte acqué-

reur de l'hôtel Martin, devenu hôtel Lafayette et fait de ses établissements une référence aux valeurs sûres de la tradition et de la mode françaises. Il a « réussi » et ses moyens lui permettent de rentrer régulièrement en Béarn avec son épouse.

MARIE-PASCALLE OLIVIER

Remerciements à Alain J.B. Labarra et de : « Raymond Orteig (1870-1956), Mérite d'un mérité de l'Aviation » (Odéon-Montparnasse)